Document généré le 16 avr. 2024 14:47

Liberté

La Bible des rêves

Sylvia Plath, *Le jour où Mr Prescott est mort*, traduit de l'américain par Catherine Nicolas, La Table Ronde, 1990, 249 pages.

Marie-Andrée Lamontagne

Volume 33, numéro 2 (194), avril 1991

URI : https://id.erudit.org/iderudit/32007ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Lamontagne, M.-A. (1991). Compte rendu de [La Bible des rêves / Sylvia Plath, *Le jour où Mr Prescott est mort*, traduit de l'américain par Catherine Nicolas, La Table Ronde, 1990, 249 pages.] *Liberté*, *33*(2), 121–124.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LIRE EN TRADUCTION

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

LA BIBLE DES RÊVES

Sylvia Plath, **Le jour où Mr Prescott est mort**, *traduit de l'américain par Catherine Nicolas, La Table Ronde, 1990, 249 pages.*

Le jour où Sylvia Plath s'est donné la mort, le mythe de Sylvia Plath a commencé à fleurir. À leur parution dans les années soixante, ses poèmes étonnèrent par leur vigueur et leur singularité, et sans doute ce mince capital compte-t-il pour beaucoup dans la notoriété qu'elle s'est acquise. Le temps et le culte de quelques féministes aidant, les figures de l'étudiante brillante, de l'adolescente troublée et de l'épouse malheureuse se sont juxtaposées au poète. On s'est demandé avec stupeur comment cette jeune femme ambitieuse avait pu mettre fin à son existence en dépit d'un talent littéraire qui promettait beaucoup. Dans le ciel des lettres américaines, Sylvia Plath fut un météore fragile, presque entièrement désagrégé quand il atteignit le sol.

Il reste que l'œuvre de Sylvia Plath, même coupée en plein élan, offre encore suffisamment à boire et à manger. Elle comprend *Ariel* (Des Femmes, 1978) — le recueil des derniers poèmes écrits intensément dans les mois qui ont précédé le suicide. Un roman, largement autobiographique, *La Cloche de détresse* (Gallimard, 1987). La correspondance (*Lettres aux siens*, Des Femmes, 1988), trop riante pour être entièrement vraie. Les Journaux. Une pièce de théâtre (*Trois*

Femmes, Des Femmes, 1975). Et en français maintenant, les nouvelles.

Les poèmes et les nouvelles étaient les deux pôles autour desquels gravitaient les ambitions littéraires de Sylvia Plath. Aussitôt écrits, les textes étaient envoyés à plusieurs revues en Amérique et en Angleterre, où la jeune femme s'était établie avec son mari, le poète anglais Ted Hughes. La grande enveloppe brune revenait souvent, car le refus était la règle; la plupart des nouvelles que l'on trouvera dans ce recueil font partie du lot des refusées.

Les personnages des nouvelles de Sylvia Plath sont peu nombreux. Il y a la jeune fille, le jeune homme, le mari, la mère de la jeune fille, la jeune mère: quiconque est familier avec la biographie de l'auteur reconnaîtra aisément cet univers. Les décors non plus ne changent pas beaucoup. C'est l'océan Atlantique, le Devon, le Massachusetts. Les gazouillis d'un ou deux bébés se font entendre au milieu des répliques de ce théâtre où la mort, omniprésente, envoie l'angoisse en éclaireur.

> *Mrs Nolan partit d'un rire bref et sans joie.*
> — *Ça fait* six ans *que j'y habite.*
> — *Eh bien, vous devez connaître tout le monde à présent!*
> — *Pas* âme qui vive! *psalmodia Mrs Nolan et les angoisses de se bousculer aussitôt dans le cœur d'Esther comme une harde d'oiseaux aux pattes gelées.*

Plusieurs nouvelles font d'abord voir le visage bon enfant de l'Amérique des années cinquante. Un vieil homme vient de mourir, qui n'était pas aimé des siens, mais les visites de condoléances auront lieu. Un couple fait du camping dans un parc fédéral et s'amuse à compter les ours. Dans un hôpital, les infirmières de l'aile réservée aux grands malades envoient des fleurs à l'une des leurs, atteinte du cancer.

Dans ce pays, tout le monde vit en bonne intelligence

avec son voisin et l'océan roule à côté de paisibles villes côtières. «[...] — je suis un petit capitaine qui scrute le temps du jour — coups de béliers contre la digue, jet de mitraille sur les beaux géraniums de ma mère, ou choch-choch apaisant d'un lac calme comme un miroir», raconte Plath dans le merveilleux souvenir d'enfance intitulé «Océan 1212 W», à vrai dire un numéro de téléphone, à l'époque révolue où les numéros de téléphone avaient encore un pouvoir d'évocation.

Au fil des récits, pourtant, l'angoisse s'installe et plus rien n'est absolument sûr dans l'Amérique triomphante des crinolines roses et de la virginité offerte à l'époux au pied de l'autel — Amérique, au demeurant, qui fait vomir l'héroïne de *La Cloche de détresse*. Vers la fin de sa vie, le vieil homme pelait et les peaux mortes tombaient dans son assiette. Au sein du couple-qui-comptait-les ours, une guerre larvée faisait des ravages auxquels le cinquante-neuvième ours est venu mettre fin... en tuant le mari. Les personnages ont la migraine. La météo a parlé d'un ouragan. La vue du sang rend malade une jeune fille venue assister à un tatouage. Le lecteur croyait avoir sous les yeux la peinture réaliste d'un instant de l'existence et voilà que la peinture se fissure pour révéler les gouffres qui se cachent derrière les apparences.

Le rêve serait-il la seule réponse à l'angoisse suscitée par les gouffres? Pour tirer tout le suc des nouvelles de Sylvia Plath, peut-être faut-il avoir Nerval en mémoire: «Le Rêve est une seconde vie. Je n'ai pu percer sans frémir ces portes d'ivoire ou de corne qui nous séparent du monde invisible.» Les rêves — inquiétants, déroutants, effrayants ou doux — pourraient bien être, en effet, l'envers de l'Amérique telle que la voit Sylvia Plath, qui connut de près la grande tourmente provoquée par Johnny Panic. «Eh bien, d'où je suis assise, j'imagine qu'une seule et unique chose fait tourner le monde. La panique à tête de chien, à tête de diable, à tête de sorcière, à tête de putain, la Panique en

lettres majuscules sans aucun visage — c'est le même Johnny Panic, qu'il veille ou qu'il dorme.»

Dans «Johnny Panic ou la bible des rêves», une jeune secrétaire médicale recopie le soir les rêves hallucinés que des patients ont confiés à leur médecin durant le jour. Ce qui pourrait n'être qu'un catalogue de grotesques devient la réalité que doit affronter la copiste quand, surprise dans son occupation, elle se voit traînée jusqu'à la salle d'électrochocs avec force sourires. Dans «La boîte à souhaits», une jeune femme se désespère de ne pas rêver — ou platement: «Je tombais», «Maman mourait et j'étais si triste», «J'étais pourchassée par je ne sais quoi et je n'arrivais pas à courir» — à la différence de son mari qui jouit d'une vie onirique bien remplie. Dans les nouvelles de Sylvia Plath, le rêve remplit la fonction régulatrice qu'on lui sait, tout en permettant aux sensibilités troublées de mener une existence conforme. Que le rêve vienne à manquer? le gouffre s'élargit, la société fait entendre ses décrets et la mort n'est jamais loin.

Les poèmes d'*Ariel* révèlent d'emblée les abîmes de détresse provoqués par le spectacle d'un troupeau de moutons dans la brume ou d'un if dominant le cimetière. La prose de Sylvia Plath procède autrement. Comme la vie qu'elle raconte, c'est une surface lisse, à peine mouchetée de quelques comparaisons hardies. À certains moments, la surface s'agite et une face grimaçante apparaît.